



Le parcours migratoire de jeunes ruraux du bled du kif

Khalid Mouna, Abdellah Essouadi

Département de sociologie de la Faculté de Lettres et de Sciences Humaines de Meknès. Contact : khalidmounapro@gmail.com

Résumé

Cet article analyse le parcours migratoire des jeunes ruraux originaires des zones de production du cannabis, jeunes qui cherchent à briser les chaînes de soumission et d'humiliation vécues au quotidien. Pour les jeunes concernés par notre étude, la migration constitue un moyen de s'intégrer dans des réseaux transnationaux et ainsi d'entamer une carrière de beznass (commerçant du cannabis). Ce parcours « initiatique » permet à ces jeunes de revenir au bled avec de nouvelles idées, des moyens accrus, et de jouer un rôle actif dans l'économie locale – qui reste pour eux focalisée sur la production de cannabis, cette dernière restant néanmoins officiellement interdite.

Mots clés : cannabis ; jeune ; Maroc ; migration ; Rif

Introduction

Le cannabis est, depuis l'indépendance du Maroc en 1956, une ressource économique importante pour la population du Rif. Le Rif est une région de migration depuis le 19^{ème} siècle notamment avec l'occupation de

l'Algérie par la France, qui a constitué pendant plus d'un siècle une destination de travail pour les rifains (Aziza, 2011). Que ce soit pour des raisons économiques, démographiques, de surpopulation ou de sécheresse, le Rif a constitué une région de départ de masse lors de la période coloniale vers l'Algérie et postcoloniale vers l'Europe (ibid). Le sol rifain est de qualité pauvre pour mener des activités agricoles, et la migration se présentait comme une solution possible pour échapper à la

famine. Aujourd'hui, le cannabis constitue la principale ressource économique pour la population à côté de la migration et la contrebande. Le cannabis est à la fois une activité génératrice de revenu pour les uns - petits producteurs - et de la richesse pour les autres - les grands producteurs et les intermédiaires - .Le cannabis représente une forte rentabilité par rapport aux autres produits agricoles, ce qui implique des obstacles pour les projets de développement qui visent à remplacer cette culture.

Entre la logique des acteurs internes, notamment les jeunes, et la logique de l'Etat, le cannabis apparaît comme un produit porteur de richesse économique et des conditions de vie. Ainsi, la spécialisation dans la monoculture du cannabis, pour un certain nombre de villages dans le Rif central et occidental, et son extension dans des espaces qui jusque-là pratiquaient d'autres activités agricoles, a produit des transformations significatives. L'extension du cannabis n'a pas modifié uniquement le rapport du pouvoir et les formes des hiérarchies sociales de la région du Rif (Mouna, 2010). Elle a également introduit des nouvelles stratégies de la part des jeunes qui souhaitent se détacher des liens de soumission qui les relient aux grands trafiquants. Ce qui implique une concurrence rude au niveau de chaque territoire pour rompre le « monopole » de l'accès aux marchés.

Une des figures clés de la « filière » du kif est celle de « beznass », qui, au Nord du Maroc, désigne les individus les plus actifs dans le commerce du cannabis. Un beznass peut être producteur, comme il peut être producteur et commerçant ou bien uniquement intermédiaire. L'identité de beznass est acquise à travers le réseau de commercialisation, que ce soit à l'échelle nationale ou internationale.

Certains beznass concernés par notre étude sont des jeunes, souvent fils de producteurs du kif, revenus récemment dans le Rif et qui ont vécu une expérience migratoire à l'étranger et en particulier en Espagne. Cette trajectoire, quoiqu'elle ne soit pas généralisable à la plupart des jeunes de la région, est intéressant car le retour produit des changements considérables dans les villages d'origine, que ce soit sur le plan de production ou de commercialisation. Cet article a pour but de montrer le parcours migratoire de ces jeunes et les changements que leurs retours engendrent dans les zones rurales du Rif. Nous avons réalisé l'enquête auprès de six jeunes venant de villages différents dans le Rif central, qui ont effectué un tel parcours. Nous appuyons notre analyse plus particulièrement sur le cas de trois jeunes du bled du kif.

Présentation de la recherche

Il est important avant de présenter notre travail de mettre en lumière le processus des politiques publiques au Maroc en lien avec le kif. Avec l'indépendance en 1956, le kif est devenu une drogue illégale et par conséquent les cultivateurs de kif sont incriminés. Le gouvernement a favorisé des politiques de développement notamment avec le programme de DERRO (Développement du Rif Occidental) en 1964 pour remplacer le kif. L'approche des politiques publiques en lien avec le kif s'est caractérisée depuis l'indépendance par une dimension sécuritaire. C'est le ministre de l'intérieur qui guidait l'opération de rachat du kif aux producteurs en collaboration avec : la police, la gendarmerie royale, les services de douanes et de la Régie des Tabacs, cette dernière ayant pour mission d'acheter les récoltes aux paysans pour les brûler. C'est dans ce

contexte que les premières politiques publiques du kif au Maroc ont vu le jour, et qui continué à fonctionner encore aujourd'hui, puisque selon les statistiques du ministère de la justice, 40 000 mandats d'arrestation sont actuellement lancés contre les cultivateurs. C'est dans cette conjoncture de répression que la migration rifaine a démarré.

La migration au Rif est une culture ancrée chez la population. Chaque famille a au moins un membre à l'étranger. Cette migration a connu une transformation importante, il s'agit du passage de la migration saisonnière (lors de la période coloniale) vers une migration d'installation (période postcoloniale). Si la migration a constitué une solution pour une partie de la population rifaine face à la précarité, le cannabis a constitué une ressource locale et une activité génératrice de revenu, notamment pour la population du Rif central. Ainsi, le « couple » migration-cannabis a connu une transformation à partir des années 1970 avec la découverte de la résine et l'ouverture vers le marché européen. Mais la relation cannabis - migration va connaître des nouvelles configurations engendrées par des jeunes migrants issus du bled du kif (Mouna, 2010). Il s'agit des jeunes déjà impliqués dans la production à travers une production familiale.

Le travail de terrain présenté dans cette contribution a été effectué dans les zones historiques de la culture de cannabis (Ketama et Bab Berred). Nous avons choisi de diversifier les techniques de collecte des données vu la complexité du sujet : entretiens semi-directifs, récits de vie et observation. Par « jeune beznass », nous signifions une catégorie des jeunes qui portent le rêve de devenir des commerçants du kif, et qui débutent leur carrière dans le monde du cannabis.

Etant donné que la population est confrontée à une activité interdite par la loi, la récolte des données n'est pas une tâche simple (Afsahi et Mouna,

2014). C'est pour cela que le travail de terrain s'est déroulé sur une longue durée, entre 2010 et 2014, auprès des personnes avec qui nous avons établi des relations de confiance. Nous allons présenter essentiellement dans cette étude le cas de Majid et de Hamid, deux personnes originaires de Bab Berred, ayant chacune entamé un parcours migratoire différent. Majid, avant sa migration travaillait dans la culture du cannabis au sein de l'exploitation familiale. En revanche Hamid, en quittant le lycée, s'est spécialisé dans le transport du cannabis à l'échelle internationale (du Maroc vers l'Espagne). Il est également originaire de Bab Berred. Malgré le fait qu'il a grandi en ville, il se définit lui-même comme appartenant au village X de Bab Berred, là où il passait ses vacances scolaires et où il s'est socialisé au monde du trafic.

Contexte

Un certain nombre de conditions favorisent le déclenchement du processus migratoire chez les jeunes du bled du kif. Le contrôle du commerce du cannabis par les grands beznass locaux freine toute tentative de réussite économique des jeunes. Il s'agit des producteurs et intermédiaires qui accaparent le circuit de commercialisation depuis le local jusqu'à l'international. De ce fait, ils occupent une position centrale dans l'échiquier social et politique local, laissant peu de marges pour les jeunes ruraux.

La migration fonctionne donc comme le moyen de réalisation d'une carrière et une voie pour réussir. Les jeunes qui réussissent sont ceux qui ont pu se libérer d'un système de production les réduisant à de simples ouvriers qui travaillent pour le compte d'un grand beznass. Dans la

majorité des cas, la destination ne dépend pas de l'offre de travail dans le pays d'accueil, mais elle est influencée par trois facteurs : une perception sociale et culturelle donnée par les anciens migrants sur les apports de la migration ; le rôle du futur pays d'accueil dans le transit et la redistribution du cannabis marocain (l'Espagne notamment) ; les possibilités d'installation et de régularisation (c'est-à-dire une garantie pour mettre en place une mobilité permanente entre pays d'accueil et le bled du kif).

Le projet migratoire des jeunes migrants est de type individuel. Il s'inscrit dans une stratégie de recherche d'une meilleure condition de vie, ailleurs. Cependant, le projet reste, dans la plupart des cas, ouvert à l'imprévisible. Il est le résultat d'une forme d'humiliation, la « hogra » que ces jeunes subissent, de la part des beznass ou des gendarmes. Un producteur qui n'a pas accès au marché pour commercialiser son produit, est condamné à la marginalité et à la dépendance aux beznass. De plus, les producteurs rencontrés déclarent être soumis aux formes de chantage d'agents de l'autorité (gendarmes, moqadem, caïd) pour que ces derniers ferment leurs yeux sur leur activité de production du kif.

Le départ de ces jeunes peut être refusé par la famille qui cultive le cannabis car cette dernière a constamment besoin de main d'œuvre. Ce refus va s'accroître quand il s'agit des familles défavorisées qui n'ont pas les moyens suffisants pour remplacer une main-d'œuvre familiale. Néanmoins, ce départ peut résoudre des formes de soumission voire de « double soumission » des familles défavorisées : une soumission aux producteurs de taille moyenne qui leur fournissent les crédits pour cultiver leurs terres et une soumission aux grands producteurs les beznass qui leur achètent la récolte (Mouna, 2010). Par ailleurs, les familles finissent par accepter le départ de leurs fils car ce départ représente une

issue à leur soumission et surtout une possibilité de s'affilier à un réseau du trafic. Les attentes des familles par rapport à cette migration ne se croisent pas avec celle des fils au début. La migration est perçue par les familles comme une opportunité d'échapper à l'économie du cannabis et ses risques. C'est la raison pour laquelle nous avons qualifié au début de cet article, la migration des jeunes comme parcours individuel.

La carrière d'un beznass-migrant est ouverte à toutes les possibilités. C'est au cours de l'interaction avec le réseau du trafic, et des réalités vécues par ce dernier, que le projet est redéfini. Cette socialisation lors du séjour à l'étranger a des effets propres sur la perception du migrant de son projet migratoire. Et c'est au cours d'une sociabilité au sein du réseau de trafic que le migrant reconstruit son projet de retour.

Le cannabis, ascenseur socio-économique pour des jeunes : les raisons de départ

Dans le Rif central, le cannabis n'est pas uniquement une activité économique historiquement ancrée, il joue aussi un rôle moteur dans la mobilité sociale et notamment chez les jeunes. Pour ces derniers, la position privilégiée qu'occupe un beznass représente un idéal à atteindre dans le domaine de la production du cannabis. La migration représente dans ce sens une condition pour trouver ses propres clients et s'insérer dans le milieu du trafic. Ces jeunes se positionnent sur deux registres de l'économie locale : le trafic du kif et la migration. Contrairement à la migration marocaine traditionnelle caractérisée par la sédentarisation dans le pays de résidence, une partie des jeunes du bled du kif pense la migration comme un moyen de circulation permettant l'insertion dans le milieu de la drogue ici et là-bas. L'analyse en termes de mobilisation des ressources permet de mieux connaître les conditions économiques et

sociales du départ. Nous présentons deux cas pour saisir comment la migration rend possible l'engagement des jeunes dans des réseaux nationaux et internationaux.

Le parcours de Majid

Majid est originaire de Bab Berred. En 1990, il a quitté le lycée après un échec scolaire. Il est issu d'une famille de producteurs de cannabis ; son père possède entre 15 et 20 hectares de terre, ce qui lui a permis d'accumuler un capital économique considérable. La famille exploite les terres irriguées pour cultiver le cannabis, et qui représentent environ 70% de la SAU. Le reste est consacré à des cultures vivrières comme le blé et les oliviers. Avant son départ, Majid n'avait que quelques contacts avec des petits trafiquants de son douar ou dans quelques douars voisins auxquels il vendait sa marchandise chaque année. Par le biais de son réseau à l'échelle locale, il a pu nouer des contacts avec des trafiquants locaux. Ces derniers ont à leur tour des contacts directs avec des trafiquants espagnols. En raison de l'isolement de son douar, Majid transformait le kif en résine dans un autre douar à proximité de son réseau de commercialisation. De fait, il avait toujours besoin d'un courtier pour faire transporter le kif de son douar au laboratoire de transformation. Son cannabis était notamment vendu en Espagne, mais Majid voulait s'insérer directement dans le milieu, et non pas rester un simple fournisseur qui passe par des réseaux locaux.

Comme il avait établi des contacts avec des grands trafiquants et des transporteurs, il a migré en Espagne en accompagnant un convoi de cannabis en zodiac en 2002. Selon Majid, un nombre considérable de petits trafiquants et de petits fellahs émigrent vers l'Europe en accompagnant le haschisch au sein des réseaux des transporteurs. De

plus, pour payer le voyage, il suffit de travailler comme porteur au moment du chargement et du déchargement du cannabis.

« Quand, je suis arrivé en l'Espagne, je me suis installé pendant un mois dans une ville au Nord à côté de Barcelone chez un ami. À partir de ce moment-là, mon seul but était de trouver un travail. J'ai travaillé dans l'agriculture mais de manière illégale. Les premiers travaux, je les ai eus par des réseaux d'amis d'origine marocaine. Je laissais une bonne réputation, alors chaque employeur me recommandait à un autre, mais ma situation dans l'illégalité ne me permettait pas d'avoir un travail stable ».

En partant à Bilbao, Majid entre en contact avec un réseau local via des intermédiaires marocains. Il s'insère dans le commerce du cannabis en détail.

« J'ai commencé le trafic en détail pour la première fois avec un ami résidant à Bilbao. Au début, c'est lui qui m'a donné la marchandise pour que je la distribue, mais dès que le volume de mon réseau de clients a augmenté, j'ai commencé à acheter de grandes quantités de haschisch. De cette expérience, j'ai pu nouer de bonnes relations avec des trafiquants locaux. C'est avec eux que je travaille maintenant, et à la demande des amis trafiquants, j'ai commencé à leur exporter la récolte de ma famille. Suite à la forte demande, j'ai commencé aussi à acheter chez d'autres producteurs pour l'exportation ».

Le parcours de Hamid

Hamid est originaire d'un village de Bab Berred. Il a grandi en ville, à Tétouan. Il n'était pas fellah. En passant les vacances scolaires dans sa communauté d'origine, il a été « initié », comme il le formule, dans la culture du cannabis. Son père est employé dans une société de transport

et dispose de quelques hectares dans le douar. Ce sont ses oncles qui cultivent les parcelles appartenant à son père. Après avoir quitté le lycée, Hamid s'est impliqué dans le milieu du cannabis en commençant comme convoyeur de haschich pour le compte d'un beznass de Bab Berred. Ce dernier connaissait lui-même un beznass marocain résidant à Sebta. Grâce à ce réseau, il a pu effectuer son premier voyage vers l'Espagne comme transporteur du cannabis en 2001. Par la suite, Hamid s'est spécialisé dans le trafic du cannabis, pour un salaire de 2500 dirhams par jour. Il traversait la mer dans des bateaux à moteur et dans des zodiacs du nord du Maroc à l'Est de l'Espagne.

Après avoir fait ses preuves dans le milieu, Hamid a commencé à travailler pour un certain nombre de beznass, pour la plupart originaires de Sebta. Grâce à ce travail, il a noué de bonnes relations avec des trafiquants espagnols et marocains résidants en Espagne. Un certain nombre de migrants, dont fait partie Hamid, prennent le chemin du transport de cannabis comme moyen pour construire leur carrière dans le trafic du cannabis. Cette forme de sociabilité nous montre que celle-ci ne se déroule pas forcément dans le territoire de la consommation ou de l'intermédiation. Les convoyeurs, jeunes pour la plupart, appréhendent les règles du trafic et s'insèrent dans des réseaux grâce à leur métier de convoyeur pour devenir beznass par la suite. Ces jeunes convoyeurs présentent généralement un profil similaire :

- Ils ne sont pas forcément des producteurs, ce qui veut dire que tout le monde a la possibilité d'accéder, au cours d'un long engagement, au monde du trafic du cannabis.
- Ils ne sont pas des « beznass » au début. Leur intégration dans le trafic s'effectue à partir d'une socialisation au cours de laquelle se tissent des relations de confiance constituant leur futur réseau.

Si certains jeunes ont pu réussir, ce n'est pas le cas de tous. Pour ceux qui réussissent, le retour à la communauté d'origine est marqué, en général, par un engagement dans la production et le trafic.

Le parcours initiatique à l'étranger

Nous avons choisi deux cas contrastés qui ont connu un parcours migratoire. Mais nous avons aussi rencontré plusieurs jeunes qui refusent de partir, et qui finissent par trouver d'autres alternatives pour résister aux formes d'aliénation aux beznass. Le but de la migration notamment vers l'Espagne, n'est pas essentiellement la recherche de réseaux de commercialisation, nous ne voulons pas réduire la migration des jeunes du Rif central à cela. L'objectif est de montrer la complexité de parcours beznass à partir de la question de la migration.

À l'étranger, par le biais de réseaux marocains, les jeunes entrent en contact avec des réseaux internationaux de commercialisation du cannabis. Ainsi, l'acceptation dans le réseau exige le passage par des étapes nécessaires comme la pratique du petit trafic dans les rues pendant un certain temps. Ces jeunes vont alors commencer à pratiquer le commerce de détail du cannabis à une échelle territoriale définie par le réseau. Ils sont observés dans leur quotidien pour évaluer leur capacité à gérer les tensions avec les consommateurs, les concurrents ou la police. Les jeunes futurs beznass travaillent dans leurs villes d'accueil, et dans leurs quartiers où ils vont redistribuer du haschich entre 200 et 250 grammes par jour à leurs clients formés essentiellement de touristes et de chômeurs, etc. Ils doivent aussi faire preuve d'initiative et chercher de nouveaux clients à leurs produits dans les cafés, les bars et les boîtes de nuit, etc. (Essouadi, 2013). Cela n'empêche pas la dure concurrence pour le placement entre ces trafiquants qui entraîne parfois un haut niveau de violence.

Par ailleurs, cette étape semble incontournable dans la carrière de ces jeunes. La répression policière qu'ils subissent constamment sert à sélectionner les éléments les plus résistants qui vont finir par intégrer le réseau. Ceux qui finissent incarcérés entament une carrière suite à leurs statuts d'anciens prisonniers ; l'expérience d'incarcération leur donne un nouveau statut dans le monde du trafic. Dans les deux cas, c'est l'identité de beznass qui se construit à partir de rites de passage bien définis.

Le processus d'apprentissage et d'appartenance se fait la plupart du temps sous le contrôle du superviseur/initiateur d'un marocain inséré dans le réseau du trafic. Le superviseur/initiateur a le plus souvent un lien de parenté ou d'amitié avec « l'initié/futur beznass », et la relation entre initiateur et initié se règle à partir d'entraide et de réciprocité telle qu'elle est instaurée dans la communauté d'origine. La relation de l'initiateur-maître et initié-disciple peut évoluer vers une soumission ou bien un détachement. Dans le cas de la soumission, cette dernière se prolonge pour intégrer tous les membres de la famille. Il arrive que l'initié et l'initiateur rompent le lien de coopération. Deux solutions se présentent alors : dans le premier cas, l'initiateur/maître peut entretenir un lien de coopération et de complémentarité avec l'initié/disciple ; dans le deuxième cas, le maître ou le disciple doivent quitter le territoire car si l'initié/disciple arrive à éliminer l'initiateur/maitre, il prend sa place. S'il n'y arrive pas, l'initié/disciple doit chercher un autre territoire de commercialisation.

Cette initiation au trafic du cannabis représente pour le jeune beznass un capital social et économique important. Cela ne veut pas dire que l'ensemble des relations que le jeune va nouer à l'étranger sont toutes en lien avec le trafic du cannabis. La spécificité de cette migration, par rapport à d'autres migrations que le Maroc a connues, réside dans le fait

qu'un jeune futur beznass migre pour contracter des relations et construire son réseau de trafic qui lui assure la réalisation de son rêve et, par la suite, un statut social et économique dans sa communauté d'origine.

Après le retour

Après un long séjour à l'étranger, le retour au bled du kif est un moyen pour mieux se réaliser. Le retour marque la continuité du projet migratoire. Il vise à occuper une place et jouer un rôle clé dans la production et le trafic de cannabis à travers l'élargissement du réseau de commercialisation.

Nous citons ici l'exemple de Ahmed, un jeune diplômé parti en Espagne au début des années 2000 après avoir eu sa licence. Il est resté quatre ans et a pu régulariser sa situation et revenir dans son village d'origine. Ahmed est très impliqué dans la culture du cannabis mais aussi dans les questions de développement de son village et de sa région. Il explique son retour par la phrase suivante : « *J'ai pensé fuir la hogra (humiliation) de mon pays pour trouver la liberté à l'étranger, mais là-bas j'ai été doublement stigmatisé, j'ai été perçu comme arabe et comme un migrant* ». Depuis son retour, il cherche, à travers son action avec des associations locales, à mettre en place une stratégie de communication sur les forums sociaux pour parler de la région et de la marginalisation des jeunes, tout en gardant le lien avec son réseau de cannabis en Espagne. Il est parmi les jeunes très actifs dans son village mobilisé pour la normalisation de la culture du cannabis.

« Ici nous sommes des enfants des producteurs, l'Etat nous a laissé dans le sous-développement, et nous avons trouvé la solution dans la spécialisation dans la culture et le transfert du kif. Si l'Etat cherche à trouver une solution au sous-développement de cette région, il doit le penser à partir de l'économie du cannabis. Nous n'avons ni peur ni honte de dire que nous sommes des producteurs du cannabis, le monde entier sait que le Rif du Maroc est un fournisseur mondial du cannabis ».

Le discours de Ahmed est très construit certes, mais il est surtout très engagé. Ce qui caractérise le retour de Ahmed, c'est la dynamique de son implication dans la culture, la commercialisation et le débat sur le développement. Il cherche des clients à travers des va-et-vient entre le pays d'origine et le pays de résidence. Depuis son retour, il a introduit de nouvelles variétés hybrides de cannabis, vendues en Europe, produisant une résine plus forte et un meilleur rendement. La culture de ces variétés implique un travail particulier pour que la production soit conséquente. Ainsi, des investissements dans la production du cannabis sont nécessaires comme la forte utilisation des intrants et produits chimiques, le recours à l'utilisation des eaux souterraines pour l'irrigation, l'utilisation de l'irrigation localisée, etc. (Chouvyet Afsahi, 2014). Le retour se traduit par un développement raisonné des surfaces cultivées de cannabis, ce n'est plus la production qui compte le plus mais les circuits de commercialisation.

Ahmed effectue aussi un travail de sensibilisation auprès de la population pour la réalisation des pistes qui ramènent vers les douars. Il coopère avec les jeunes des autres douars. Cette dynamique engendrée par les jeunes aujourd'hui permet le renouvellement des leaderships locaux. La position des jeunes, que ce soit ceux qui reviennent d'Espagne ou les fils

des producteurs qui sont restés, est fondée sur la confrontation avec le pouvoir local et central. Contrairement à leurs parents qui ont été intimidés en permanence par l'autorité locale en raison de leur pratique de la culture du cannabis, les fils de producteurs et les jeunes producteurs assoient aujourd'hui leur légitimité de par leurs statuts de fils de producteurs et, de par leur appartenance à un espace de production historique et la revendication de la légalisation du kif.

Conclusion

Le monde du trafic fonctionne à l'image de l'économie formelle où l'activité économique dépend en grande partie du réseau relationnel. Trouver des clients, notamment des étrangers, constitue une étape primordiale pour entamer une carrière de beznass. La difficulté pour un simple fellah (paysan) de pénétrer le milieu donne une raison pour un certain nombre de jeunes pour partir et revenir avec un capital financier et un réseau. Les producteurs doivent s'insérer dans les réseaux à partir de trois logiques : trouver un réseau local, élargir leurs réseaux et/ou les renforcer, créer leur propre réseau. Ces trois logiques fonctionnent à différentes échelles : régionales, nationales ou internationales. Avoir un réseau, c'est avoir du pouvoir et un capital social (Mouna, 2011). Or, le pouvoir du beznass se mesure en grande partie, par la qualité de ses relations, comme les liens avec les agents de l'autorité et son réseau ; autrement dit, que ce soit au niveau de trafic ou bien au niveau de ses relations officielles qui permettent de le protéger.

Ce que nous avons présenté ici ne concerne que la migration des jeunes qui vivent du cannabis et désirent fuir la situation de vulnérabilité

économique et sociale. L'émergence de la culture du kif a été la conséquence de plusieurs facteurs : la pauvreté, la marginalisation et de l'exclusion de cette région depuis l'indépendance. La question du développement dans les régions pratiquant la culture du kif pose des difficultés majeures puisque les cultures alternatives au cannabis ont échoué. De plus, le cannabis pour les jeunes, a une dimension identitaire très forte. La politique de l'Etat s'est reposée essentiellement sur l'éradication, sans saisir la complexité de la situation.

La dynamique de la culture du cannabis est ainsi double, elle permet d'une part la fixation d'une grande partie de la population rurale, grâce à ces revenus élevés comparés à d'autres cultures. Elle permet d'autre part le départ et le retour des jeunes à la recherche d'une position forte au sein de l'économie kif. Ces jeunes, moteurs de nouvelles dynamiques, pourraient éventuellement constituer dans le futur des interlocuteurs pertinents pour envisager des voies de développement acceptables à la fois par les populations locales et les pouvoirs publics.

Pour en savoir plus

Afsahi K, Mouna K, 2014. [Cannabis dans le Rif central \(Maroc\). Construction d'un espace de déviance](#). *EspacesTemps.net*.

Aziza M, 2011. L'émigration dans le Rif marocain (XIX-XX siècles), une approche historique. In Bokbot M, Abelan AC, Faleh A, Serrano Martinez JM. *Les Migrations marocaines. Visions croisées à travers le Détroit*. Universidad de Murcia, Espagne, p. 15-37.

Chouvy PA, Afsahi K, 2014. [Hashish revival in Morocco](#). *International Journal of Drug Policy*, 25(3): 416-423.

Essouadi A, 2013. *L'intégration des jeunes migrants dans le milieu cannabisique*. Mémoire master Crime et société. Faculté des lettres et des Sciences de Meknes.

Mouna K, 2010. *Le bled du cannabis, économie et pouvoir chez les ketama du Rif*. Ibis Press. Paris.

Mouna K, 2011. [Les nouvelles figures du pouvoir dans le Rif central du Maroc](#). *Anthropologie et sociétés*, 5 (1-2): p. 229-24.